

ralenti, et les guérillas, mal abrités derrière des travaux inachevés, furent mis en déroute en perdant plusieurs des leurs. Mendez avait encore disparu. Parmi les membres de la *junta*, seul l'alcade de Croy reçut une blessure grave : une balle lui avait brisé la hanche. Le lendemain, les deux troupes de la contre-guérilla se retrouvaient et se donnaient la main à Hidalgo. Il était urgent que la grande assemblée de Vittoria, interrompue violemment, reprît son cours, puisque les représentants de toutes les villes du Tamaulipas étaient réunis.

Notre mouvement rétrograde commença donc ; mais, à l'imitation des Arabes, les guérillas, qui se dispersent devant le moindre mouvement offensif, excellent dans l'art de harceler l'ennemi qui se retire. Sur tout le parcours, à travers les arbres, on essuya une série de coups de feu laissés sans réponse, et à chaque pas les buissons s'illuminaient. Nos éclaireurs, se faisant jour à travers les halliers, tenaient parfois les guérillas à distance et parfois les surprenaient d'un coup de baïonnette : on ne pouvait d'ailleurs avancer que lentement à cause du transport des blessés. Un soir, à quinze cents mètres de notre bivouac, les guérillas, se croyant à l'abri, campèrent sur l'autre rive du fleuve dans un grand *rancho*. Leur bande était forte ; tous les

chevaux sellés étaient attachés autour des cuisines allumées en plein vent. A la nuit, nos deux canons rayés furent silencieusement portés à bras et mis en position. Quatre obus lancés coup sur coup et placés comme avec la main éclatèrent en plein dans le cercle, et firent voltiger marmites, bras et jambes. Les chevaux affolés s'échappèrent, et plusieurs vinrent même se joindre à nos montures ; mais le lendemain les guérillas s'empressèrent de prendre une revanche. A la rentrée dans l'*hacienda* de Santa-Engracias, notre tête de colonne tomba dans une embuscade au passage d'une *barranca* qui ne pouvait se tourner, et deux de nos contre-guérillas furent grièvement touchés. C'était d'ailleurs sur le territoire des frères La Garza, presque à leur porte : le colonel Rafael La Garza, fait prisonnier quinze jours auparavant, malgré sa parole, ne s'était pas présenté aux autorités. Un espion révéla que Mendez avait encore dîné la veille avec les deux frères, qu'il avait passé la nuit chez eux et disposé lui-même l'embuscade qui eût tué plusieurs notables, si les meurtriers embusqués avaient fait preuve d'un plus grand sang-froid. On s'assura de la personne des deux frères : la lettre confiée la semaine précédente à l'honneur de Rafael avait été communiquée à Mendez ; elle fut représentée grossièrement recachetée. Les La Garza furent em-

menés prisonniers et internés provisoirement à Vittoria.

Le parcours de Santa-Engracias à Vittoria était funèbre. Une file de cadavres pendus par ordre de Mendez s'agitaient au souffle de la brise ; un soleil ardent avait saisi et desséché ces corps dépouillés de leurs vêtements. Pendant cette dernière marche, notre avant-garde rencontra au milieu de la route une tombe fraîchement remuée que surmontait une croix décorée de l'inscription : « Mort aux assassins français ! ». Un des contre-guérillas arracha violemment la croix ; soudain une immense machine infernale fit explosion en ébranlant les échos comme une canonnade, puis la fusillade éclata derrière une barricade élevée au détour du chemin. Les défenseurs de cette barricade étaient déjà tournés par un de nos détachements lancé à la découverte ; le terrain fut vite déblayé, et le 1^{er} décembre 1864 nous étions de retour à Vittoria, où la *junta* reprenait ses séances.

Deux bonnes nouvelles nous attendaient à Vittoria. — Pendant que Mendez tenait la campagne, San-Carlos avait été occupé après une courte résistance par les troupes du général Mejia. — La contre-guérilla française recevait l'ordre de rejoindre les forces du maréchal Bazaine, pour prendre

troupes de contre-guérillas s'y rencontrèrent. A ce moment même, une effroyable fusillade s'ouvrit sur toute la ligne ; quatre mines fortement chargées de pierres, de madriers et de terre, éclatèrent successivement sous nos pas. Le convoi fut entouré en tête, en queue et sur les deux flancs, au bruit de clairons mexicains sonnait la charge et de cris sauvages sortant des bois. Au-dessus de ma tête, à quinze mètres du sol, au bout d'une branche décharnée d'un cèdre majestueux était pendu par une jambe le cadavre de Giovanetti, nu, criblé de balles et de coups de couteau, le cœur arraché hors de la poitrine ; au-dessous de son visage était attaché son chien. L'attaque devint alors acharnée ; les bœufs, effrayés par les explosions des mines, refusaient de traîner les charrettes à roues massives chargées de maïs. Les contre-guérillas eurent bientôt franchi les barricades et poussèrent trois fois la charge dans les broussailles. Après une heure de lutte, le terrain restait à la contre-guérilla victorieuse, qui ramenait ses morts et ses blessés à Vittoria. L'ennemi avait abandonné sans sépulture plus de cinquante victimes.

Le 7 janvier 1865, la contre-guérilla fit ses adieux à Vittoria après avoir remis la ville, ses canons rayés et son parc de munitions au colonel Balderas, gouverneur provisoire ; puis elle évacua

le Tamaulipas sans essayer un coup de fusil jusqu'à sa rentrée dans Tampico. A peine le départ des Français, dont la nouvelle se propagea comme un éclair dans toute la province, fut-il connu, que la ville de Linarès, pour prix de l'appui qu'elle avait offert à la contre-guérilla, fut mise à feu et à sang par Mendez. Carbajal, se mettant à la même heure à la tête de l'insurrection, leva de nouveau l'étendard républicain.

Le 24 mars 1865, le général Cortina trahissait l'empire; mais, avant de se prononcer, il avait eu le soin de faciliter la grande levée de boucliers de Carbajal, que le colonel Larumbide à son tour laissait ouvertement échapper au moment où les Français allaient s'emparer de sa personne. Le bandit Mendez (1) s'emparait de Vittoria et des canons rayés qu'y laissait le colonel Balderas, mis en fuite. On peut s'imaginer de quelles représailles la population fut victime. A Tula, la contre-guérilla mexicaine était écrasée, et son colonel, Prieto, n'échappait à ce désastre qu'avec une poignée d'hommes. Seules de tout le Tamaulipas, les villes de Tampico et de Matamoros n'étaient pas retombées au pouvoir des libéraux; Mejia pourtant était assiégé à son tour dans ce dernier port. « Enfin le général Carbajal,

(1) Mendez a été tué dans une rencontre postérieure avec les contre-guérillas.

après avoir laissé le gouvernement du Tamaulipas à Pancho de Leon, soulevé de nouveau, partait pour la frontière à la recherche des Américains (1). »

Là s'arrête l'histoire de la contre-guérilla en terres chaudes. Depuis son départ de Vittoria, elle a encore eu l'honneur de partager les luttes des régiments français sur un théâtre qui nous est inconnu; on a pu voir que les partisans s'étaient montrés dignes de leur tâche. Cette page de l'histoire du Tamaulipas contient de curieux enseignements. L'avenir seul dira si un souverain d'origine étrangère, soutenu par une armée recrutée d'éléments rivaux et étrangers, entouré de ministres étrangers, pourra réunir en un solide faisceau les partis pleins de haines ravivées par la lutte. Au souffle d'un nouveau patriotisme, les Mexicains affirmeront-ils leur patrie, ou bien le Mexique ne sera-t-il vraiment une nation que lorsqu'il aura cessé d'être le Mexique? Si toutes ces questions intéressent la France, celle de l'évacuation de nos soldats lui importe bien autrement, car s'il a été glorieux de promener notre drapeau des mers du Japon aux rives du Pacifique, l'intérêt de notre pays commande de mettre promptement un terme

(1) Extrait d'une lettre du cousin de Carbajal, la Serna, préfet politique à Tampico.

aux sacrifices prodigués dans une entreprise lointaine, qui sans doute ne devait être de prime abord qu'un hardi coup de main, encouragé par un premier succès remporté en Chine. Dieu veuille que le départ de notre dernier bataillon ne donne pas le signal des représailles, et ne soit pas suivi du massacre de nos compatriotes et des populations compromises par notre politique ! Il serait pénible de songer que de si longs efforts sont restés stériles pour la régénération d'un pays qui a déjà coûté tant d'argent à notre trésor, tant de victimes à notre armée, tant de larmes à la France.

15 février 1865.

NOTE DE L'AUTEUR

Nous avons pensé qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt pour nos lecteurs de quitter un instant les terres chaudes du Mexique, pour observer à vol d'oiseau les premières péripéties du drame qui devait se dénouer à Queretaro d'une façon si douloureuse. Les quelques pages qui suivent ont été tracées au mois de septembre 1866, et publiées, comme *la Contre-guérilla française*, par la *Revue des Deux-Mondes*.